

## Y aurait-il de la psychanalyse sans symptôme ?

*“Il est clair que ceux à qui nous avons affaire, les patients, ne se satisfont pas, comme on dit, de ce qu’ils sont. Et pourtant, nous savons que tout ce qu’ils sont, tout ce qu’ils vivent, leurs symptômes mêmes, relève de la satisfaction. Ils satisfont quelque chose qui va sans doute à l’encontre de ce dont ils pourraient se satisfaire, ou peut être mieux, ils satisfont à quelque chose. (...) Disons que, pour cette sorte de satisfaction, ils se donnent trop de mal. Jusqu’à un certain point, c’est ce trop de mal qui est la seule justification de notre intervention”. (J. Lacan, Séminaire XI)*

L’une des origines de l’invention freudienne fût en partie le désir de rendre compte de symptômes discordants d’avec la clinique médicale. Or, pour reconnaître la discordance (le *dys-corps*) de ces symptômes, il fallait avoir précédemment à sa disposition une lecture normée de ce qui pouvait être interprété, lu, ou déchiffré en tant que symptôme : c’est à dire, ce qui tombe en tant que signification dans un système de signes.

Autrement dit, le terme de symptôme contient en lui-même la raison de son être, celle d’ouvrir à la lecture sans préjuger de la nature des lunettes nécessaires à celle-ci, hormis qu’elles appartiennent à un système, qu’on peut, par extension, nommer « langue<sup>1</sup> », qu’elle que soit cette langue.

En l’occurrence, pour Freud, l’impertinence des symptômes hystériques s’éprouvait au regard du système symbolique que constituait le savoir médical, ils étaient « hors-langue ». Le génie de Freud fût de les considérer - à priori<sup>2</sup> - comme de réels symptômes, donc comme des écritures pouvant donner lieu à lectures (dans une langue énigmatique<sup>3</sup>, à découvrir). C’était là une première subversion, mais elle n’échappait pas à un certain ordre de discours que Lacan a individualisé plus tard sous l’appellation de « discours du maître » : La langue énigmatique à découvrir, à l’image de la réalité historique du trauma, se situait comme pouvant, par elle-même, depuis elle-même, rendre compte du symptôme, de sa signification. Il n’y avait là que peu ou pas de distinction entre connaissance, savoir et vérité.

Une seconde subversion freudienne fût de donner langue, non plus au symptôme lui-même<sup>4</sup>, mais au sujet qui en était affecté ou troublé, au double sens de ces deux termes : Le symptôme devient alors signe de ce qui affecte le sujet quantitativement (affection) et qualitativement (affectation), tout comme ce trouble (des sens) le trouble aussi, de jeter le trouble sur son unité (de sens). Si c’est de réminiscence que souffre l’hystérique, c’est qu’elle s’est oubliée de sa langue. Ainsi, son symptôme discordant signe un désaccord<sup>5</sup> d’avec elle-même, d’où l’intérêt de lui redonner langue. Il ne s’agit plus, dès lors, de traduire un signe dans une langue commune et unique, comme celle d’un savoir établi et extérieur au

---

<sup>1</sup> Plus d’une langue... La langue peut-elle être autrement que polyphonique et polyglossique ?

<sup>2</sup> Ce qui se fonde d’une croyance, ou d’une foi.

<sup>3</sup> « Il n’est nullement nécessaire qu’une écriture veuille dire quelque chose pour qui que ce soit, pour qu’elle soit une écriture et pour que, comme telle, elle manifeste que chaque signe représente un sujet pour celui qui suit. » J. Lacan, « Le moment de conclure... »

<sup>4</sup> En tant que signification

<sup>5</sup> Déesse de la discorde, Eres, fille de la Nuit, sœur et compagne d’Arès, engendrera Léthée (l’oubli)..

sujet ; mais de retrouver la langue singulière (au sujet) qui permettra de l'interpréter<sup>6</sup> comme tel.

Une troisième subversion sera d'établir que cette langue singulière l'est d'abord d'être la langue en tant que telle, et que celle-ci, pour être commune n'en est pas moins singulière en ce qu'elle permet et contraint à la possibilité du jeu.

Une quatrième subversion pourrait être repérée avec la découverte de la pulsion de mort, déclinant que toute écriture/lecture propose immanquablement et conjointement la promotion de son effacement. Le symptôme, comme toute formation de l'inconscient, est une construction surdéterminée, et de ce fait, s'il peut bien être une mine (de sens), il contient en lui-même sa propre charge autodestructrice qui reste, pour le coup, insensée.

Grossièrement on pourrait condenser ces découvertes freudiennes à quatre ouvrages : « L'interprétation des rêves », « Psychopathologie de la vie quotidienne », « Le mot d'esprit... » et, « Essais de psychanalyse ».

La plupart du temps, lors des premières rencontres, la personne qui s'adresse à un analyste le fait en toute méprise. Elle arrive avec une plainte, plus ou moins bien supportée par ce qui peut lui apparaître comme symptomatique. Le motif de cette plainte est souvent déjà interprété par le sujet lui-même comme un pré-texte, supposant un texte ignoré dans une écriture inconnue, qui va pouvoir rendre compte de sa souffrance une fois déchiffré ; charge (prêtée) à celui qui est mis en position d'analyste d'opérer la mise à jour de l'archive enfouie dans les profondeurs de ce que le demandeur conçoit comme son inconscient.

Mais il est parfois des symptômes qui confinent à la vacuité, pour ne pas dire à la vanité, de toutes manifestations performatives<sup>7</sup>. Pour autant, aussi silencieux soient-ils, aussi masqués soient-ils, aussi étrangement familiers soient-ils, ces symptômes en creux - quasi spectraux - tiennent, au moins dans *l'après-coup*, leur valeur de signes pour un sujet. Et, ce « pour un sujet » renvoie ou évoque ici, ce qui, hors de « l'appareil de la psychanalyse »<sup>8</sup> n'est encore, n'est jamais, qu'un sujet particulier parmi d'autres, serait-il bien unique de n'être qu'en un seul exemplaire. Un sujet particulier au sens où il s'apparie et s'oppose à la multitude de ses semblables avec lesquels il partage un système (symbolique) d'échange, qu'il le veuille ou non.

L'un des effets possibles de l'expérience analytique (parmi d'autres ?) étant de passer de cette particularité unitaire<sup>9</sup> à l'éprouvé d'une singularité qui laisserait plutôt désuni<sup>10</sup> que démuni. Pour le dire dans une autre formulation (ou dans une autre langue) : « l'hospitalité » et « la responsabilité de l'autre », requièrent tout abandon de la solitude moïque.

*« Ich kann schwimmen wie die andern, nur habe ich ein besseres Gedächtnis als die andern, ich habe das einstige Nicht-schwimmen-können nicht vergessen. Das ich es aber*

---

<sup>6</sup> il faut s'accorder la richesse polysémique du terme, avec notamment son versant énonciatif.

<sup>7</sup> J. L. Austin

<sup>8</sup> « Appareil » qu'on peut nommer « lecture, écriture » ou « discours », deux notions, ou deux thèses, qui, pour moi (c'est à dire, entre autres, depuis Derrida et depuis Lacan) se recourent sans se recouvrir : entre elles deux, à partir d'elles deux, persiste le jeu nécessaire et indispensable à la fonction analyste – me semble-t-il.

<sup>9</sup> Propre au Moi indivis

<sup>10</sup> Caractéristique du sujet de l'inconscient ?

*nicht vergessen habe, hilft mir das Schwimmenkönnen nichts und ich kann doch nicht schwimmen<sup>11</sup>.*“

„ Je sais nager aussi bien que les autres. Seulement, j'ai meilleure mémoire que les autres. Je n'ai pas oublié mon ancienne incapacité à nager (l'ancien être-capable-de-ne-pas-nager). Puisque je n'ai pas oublié, être capable de nager ne m'est d'aucun secours, et je ne sais pas nager. »

Il s'agit là de la description d'un symptôme que Franz Kafka livrait à Miléna. Il aurait pu aussi s'agir, dans d'autres circonstances, de l'énonciation, de la mise en forme, d'un symptôme par un futur analysant, à l'analyste auquel il se serait adressé.

Si - et seulement si - j'étais aussi obsédé que l'inventeur de la psychanalyse, aussi obsédé que voudrait nous le montrer (preuve à l'appui ?) l'auteur du « *Crépuscule d'une idole*<sup>12</sup> » ; Et bien, je pourrais, je pourrais remplacer le verbe nager par le verbe baiser : « *Je sais baiser aussi bien que les autres...* », ce qui serait, bien évidemment, du plus mauvais goût dans ce genre de correspondance.

Faisant cela, je glisserais allègrement sur la même pente pansexuelle que notre cher Freud une pente énoncée par J. M. Charcot, et qui fut reprise par tant d'autres psychanalystes depuis, jusqu'aux dernières idoles en date comme Dolto et Lacan, par exemple... Tous pourraient être rangés derrière cette affirmation éhontée et datée : « *Dans des cas pareils, c'est toujours la chose génitale... toujours... toujours !*<sup>13</sup> » comme le proférait Charcot.

Une chose génitale qui deviendra avec Freud la « chose sexuelle » ; reste à préciser que depuis Freud et depuis Lacan, la « Chose sexuelle » est à entendre comme un véritable pléonasma. Reste à préciser aussi ce que signifie ce pansexualisme<sup>14</sup> freudien qui montre que le sexuel est toujours déjà là, et que ce sexuel ne se résume pas plus à l'exercice de la sexualité que l'inconscient freudien ne peut l'être à l'inconscience.

Alors, pour prendre quelques raccourcis, qui ne sont peut-être pas tout à fait saisissants, on pourrait dire que pour Freud « *le symptôme est, à proprement parler, la vie sexuelle du névrosé, et qu'il se maintient en raison des satisfactions de nature sexuelles qu'il procure...* » et que « *si la sexualité se manifeste comme symptôme c'est précisément que quelque chose fait obstacle à une satisfaction plus directe, ou s'oppose à son intégration au vécu...* »<sup>15</sup>.

### **Ecriture et symptôme :**

---

<sup>11</sup> F. Kafka, GW, T. VII, p. 155

<sup>12</sup> M. Onfray

<sup>13</sup> J. M. Charcot, « Leçons du mardi », Tchou.

<sup>14</sup> « *Le pansexualisme, c'est la découverte que, dans l'exploration de l'inconscient, qui est le domaine spécifique de la psychanalyse, il n'est pas de cheminement qui ne coupe et ne recoupe sans cesse des représentations sexuelles. Si elle n'est pas tout, la sexualité est néanmoins présente partout dans le champ psychanalytique : elle est coextensive à l'inconscient.* », J. Laplanche : « Vie et mort en psychanalyse », Flammarion

<sup>15</sup> C. Conté & M. Safouan, « La sexualité humaine », E. U.

Cette description d'un symptôme, de la part de Kafka, n'était pas destinée à un analyste, elle ne fut pas dite à quiconque mais écrite. Et, que l'on sache, pour notre ravissement, Kafka n'a pas cessé d'écrire. Il n'a pas cessé d'écrire puisque c'était certainement pour lui rigoureusement impossible<sup>16</sup> ; parce qu'il est rigoureusement impossible d'écrire ce qu'on ne sait pas (qu'il vaudrait peut-être mieux écrire ici « ce qu'on ne s'est pas », pas plus que ce qu'on ne peut « s'avoir »).

C'est à peu près ce que disent, ou ce qu'écrive la plupart des écrivains<sup>17</sup>. Ils n'écrivent pas pour dire quelque chose mais pour l'écrire<sup>18</sup>. Pour écrire un s'avoir qui leur résiste autant qu'il leur échappe.

*« Ce que poursuit, ce faisant, l'écrivain, c'est le projet de porter dans le monde extérieur, devant lui et au-delà, de donner à voir, à entendre, à lire, la réplique aussi exacte que possible de la trace qui l'habite. »*<sup>19</sup>

Ce faisant, ne cessant d'écrire, ils s'écrivent<sup>20</sup>...un nom, voire une existence. Ils s'écrivent un nom<sup>21</sup> qui n'est d'ailleurs peut-être pas tout à fait un patronyme, en tous cas peut-être pas tout à fait comme celui dont en général on hérite, dont on se supporte, et qu'éventuellement on transmet.

Alors, l'écriture est-elle un symptôme ? Relève-t-elle du symptôme ? C'est ici poser à l'envers une des questions qui nous occupe : Le symptôme est-il une écriture ?

L'écriture et le symptôme, sont auteurs, acteurs et metteurs en scène de la répétition de ce qui n'a probablement pas lieu-d'être<sup>22</sup>, et c'est loin d'être une figure de style que de l'écrire ainsi. On pourrait peut-être avancer que l'écriture comme, avec, pour, contre, le symptôme ont toujours partie liée avec la pulsion, quelque soit son objet.

La pulsion est aussi constante que répétitive d'être partielle, au sens où sa satisfaction ne sera jamais totale ; le retour à l'identité de perception étant - de structure – impossible ; c'est là quasiment une affaire de logique : Il n'y a pas de première fois ailleurs que dans la foi ; c'est une affaire de croyance - ce qui ne l'empêche même pas d'être nécessaire.

S'il était possible de séparer, en la matière, le temps chronologique du temps de la diachronie, on pourrait avancer que l'Au-delà du Principe de Plaisir est antérieur au dit-Principe du plaisir<sup>23</sup>, qui ne cesse pas, justement, de rechercher l'identité de perception. Mais cette antériorité n'est imputable, reconnaissable, que dans « l'après-coup » : le temps de prédilection de l'analyse est sans doute le futur antérieur.

La « toute première fois » est supputée première d'avoir pu être « toute », c'est à dire totale, quand bien même fut-elle ratée. Elle est « toute » d'être neuve, d'être sans

---

<sup>16</sup> Ce qui est impossible c'est de ne pas écrire, l'écriture est de l'ordre du nécessaire pour l'écrivain.

<sup>17</sup> Cf. M. Blanchot, « L'espace littéraire », Gallimard

<sup>18</sup> Il s'agit ici de la figurabilité propre à l'écriture. Une figurabilité qui n'est pas sans lien d'avec l'énonciation, voire la profération ; question déjà proposée en son temps par R. Barthes dans « Fragments d'un discours amoureux ».

<sup>19</sup> F. Gantheret, « Trace et chair », NRP 50, Gallimard

<sup>20</sup> Ce qui est aussi à entendre au sens où cette corps-responsance ne se passe pas de l'Autre. Le sujet reçoit de l'Autre son message inversé.

<sup>21</sup> Allusion ici à la référence de Lacan à l'écrivain et plus particulièrement à J. Joyce. Le sinthome réalisant en ce cas un substitut d'un Nom du Père qui est forclus.

<sup>22</sup> L'être n'a pas lieu...avec tous les sens que cela peut avoir.

<sup>23</sup> Le principe de plaisir fait limite à son au-delà (la jouissance sexuelle) : Ce qui se perd dès la première inscription motive le fonctionnement du principe de plaisir mais, de ce fait, conditionne la répétition pour retrouver ce qui se dérobe par nature.

précédent, d'être supposée sans représentation encore et donc d'engendrer la répétition, et par-là même la différence. Elle est « première » au titre d'un classement, c'est à partir d'elle que ça compte, et que ça compte dans les deux sens, aussi bien dans celui du dénombrement que dans celui de la valeur. Ce qui est recherché c'est de retrouver une nouvelle fois ce qui n'a jamais eu lieu<sup>24</sup>... et on voit bien ici comment la formulation de « *nouvelle fois* », qui est très usitée, exprime bien le paradoxe de la pulsion.

Par quel bout qu'on la prenne, par quel objet qu'on l'appréhende, la pulsion ne peut être satisfaite totalement. Mais, si elle ne l'est pas c'est aussi parce qu'elle est un représentant psychique de la sexualité, elle en est même la seule représentation et c'est aussi à ce titre qu'elle est partielle, pour ne pas dire partiale. Elle ne représente la sexualité que partiellement ainsi que la mort qui lui est indissolublement attachée. La pulsion est toujours aussi, et en un même temps, pulsion de mort, en ceci que la mort est écrite dans la pulsion.

Pas plus - mais pas moins - que l'écriture littéraire, le symptôme (au sens générique) ne cesse de s'écrire, et ce, avant, pendant, et même souvent après l'expérience de l'analyse. Pour autant l'écriture littéraire n'est certainement qu'une des écritures possibles ou à-venir, d'une écriture impossible et sans doute réelle<sup>25</sup>; une écriture précédant la lecture, une archi-écriture<sup>26</sup> qui résiste à toutes lectures. Une écriture qui serait tout juste soupçonnée, qui ne le deviendrait, comme telle, que dans l'après-coup de sa réalisation partielle<sup>27</sup>.

Si l'on pouvait se contenter de la dimension imaginaire on pourrait peut-être qualifier en partie cette écriture de non-spécularisable et de ce fait insaisissable. Mais encore une fois, cette caractéristique ne pourrait être représentable - justement - que dans l'après-coup de sa traduction et de son effacement, puisqu'il y a toute chance que cette écriture prothétique<sup>28</sup> n'aurait jamais eu d'autre existence que fictionnaire<sup>29</sup>...ce qui ne l'empêche pas, encore une fois, d'être réelle.

*« Ce à quoi l'écrivain fait place...c'est à l'incertitude de la trace, à ce qui lui manque pour être la chose...ce qui reste et continue à être étranger. Et ce ne sera jamais ça, bien sûr, mais cela aura toujours à voir avec ça. »*<sup>30</sup>

C'est là une question difficile car en cet endroit, en ce lieu de mémoires les chevauchements, les recoupements, les espacements et les chiasmes sont légion à constituer moult jeux d'écritures et de ratures<sup>31</sup>.

Bien évidemment il y a plusieurs registres d'écriture, et si l'on pouvait ici les détailler, on serait peut-être surpris de voir que, de quelques manières qu'on l'aborde, l'écriture, tout autant que le symptôme, est surdéterminée, elle réalise sans doute toujours une Réelle

---

<sup>24</sup> « Ce n'est pas la perte de l'objet qui crée la nostalgie, c'est la nostalgie qui crée l'objet perdu », F. Gantheret, Ibid.

<sup>25</sup> Au sens des dit-mensions de Lacan

<sup>26</sup> Aux sens de Derrida

<sup>27</sup> Au même titre que la pulsion.

<sup>28</sup> Cf. Ce que Derrida écrit à propos de ce qu'il nomme « prothèse d'origine ».

<sup>29</sup> Lacan a fait remarquer plusieurs fois que « la vérité a structure de fiction »

<sup>30</sup> F. Gantheret, Ibid.

<sup>31</sup> F. Gantheret, évoque à titre de fable, trois mémoires différentes : La mémoire de ce qui n'a jamais été (nostalgie), la mémoire de ce qui a été (là où l'évitement est antérieur à ce qui est évité), et enfin la mémoire de ce qu'on n'a pu recevoir (mémoire actuelle : actualisante, actualisée et actante), in : « Trois mémoires », NRP15

articulation de ces différents registres. Chaque écriture, pour le dire autrement, vient nouer, dénouer, renouer ces différents registres qui nous concernent et nous cernent.

Encore une fois, cette archi-écriture qu'évoque Derrida et que Lacan qualifie de « précipitation des signifiants »<sup>32</sup>, c'est à dire ce qui pourrait relever d'une impossible archive fondatrice. Cette archi-écriture est là présente dans toute écriture, y compris la plus singulière : Mon écriture n'est pas celle d'un autre, et ça n'est pas seulement la manière dont je parle dans ce que j'écris qui est singulière, c'est aussi la manière dont j'écris dans ce que je parle<sup>33</sup>, plutôt que dans ce que je dis. Et ma prosodie, qui est la mienne au-delà et en-deçà de ce que je peux bien ou mal dire, celle-là m'est singulière et propre, et il en est de même de ma graphie au point que ma diction, que ma syntaxe, que le calcul de ma pensée, se lient, se délient, se lisent, se dé-lisent dans le geste de mon écriture autant que dans l'écriture de ma voix. Et si je dis, si j'écris cela, c'est qu'il me semble que l'écriture - celle de l'écrivain - ne peut se réduire au seul champ de la création artistique<sup>34</sup> puisqu'il s'agit toujours de l'écriture de la langue, y compris de la langue impossible.

*« Qu'est-ce qui est en suspens, qu'est-ce qui reste pendant dans la pensée ? Nous ne pouvons penser dans le langage que parce que celui-ci n'est pas notre voix. Une question n'est pas résolue, une question reste en souffrance dans le langage ; est-il ou non notre voix, comme le braiment de l'âne, ou comme le chant qui tremble est la voix du grillon. C'est pourquoi nous sommes contraints de penser quand nous parlons, de tenir les mots en suspens. La pensée est la souffrance de la voix dans le langage. »<sup>35</sup>*

Dans la confession de Kafka, il y a cette indication, cette formulation, d'un oubli impossible, qui ouvre aussitôt la voie ou la scène de la répétition, en lieu et place de ce qui pourrait être celle de la remémoration. Kafka reste fixé, rivé comme Narcisse, sur ce qui lui est inoubliable, bien qu'informulable autrement que par un détour beaucoup plus métonymique que métaphorique : « l'ancien être-capable-de-ne-pas-nager ». Et, du même coup, cet impossible oubli semble lui offrir, ou lui céder, une sorte de poinçon ou de blason qui le marque d'une certaine identité, d'un certain trait d'identité maintenu à l'identique, et qui défie le temps à la manière d'une trace indélébile. On peut penser qu'il s'agit ici d'une identification - d'un certain type d'identification - au symptôme, identification qui existe en dehors de toute expérience de l'analyse ; une identification qui ne permet pas forcément de toujours bien s'arranger avec le symptôme, de faire bon ménage avec lui, mais qui permet (en échange ?) de le prendre comme insigne, comme trait, comme petite différence...une identification qui ressortirait donc surtout du registre imaginaire, et qui au cours de l'analyse pourra s'actualiser et se déconstruire grâce au transfert. Et ceci peut faire penser à tous ces « patients » qui se présentent lors des premiers entretiens, à l'aide de leur « carte d'identité traumatique », où figure le recensement de leurs rôles passés et actuels.

### **Jouissance et symptôme :**

---

<sup>32</sup> Le Sinthome 16/05/76

<sup>33</sup> « Dire, reste oublié... », In L'étourdit. Scilicet.

<sup>34</sup> Qu'il est peut-être possible de nommer du terme de sublimation et qui ne recouvre pas tout le champ de la création. La « Poïesis » grecque ne se résume pas à ce que nous connaissons aujourd'hui sous le terme de poésie.

<sup>35</sup> Giorgio Agamben, « La fin de la pensée », Le Nouveau Commerce.

En prenant de nouveaux raccourcis – et j’en prendrais quelques uns, sinon il faudrait en passer par la discussion de bon nombre des concepts psychanalytiques – on peut mettre en relation cet impossible oublié<sup>36</sup>, cette répétition à l’identique de la réminiscence<sup>37</sup>, avec cette actualisation répétée de « *l’horreur d’une jouissance par lui-même ignorée* » que Freud note chez « *L’homme aux rats* ».

Le symptôme, comme le rêve et toute autre formation de l’inconscient est surdéterminé, au sens où il peut répondre de plusieurs satisfactions substitutives. Mais à côté de cela, le symptôme a plusieurs occurrences, plusieurs valeurs. Donc le symptôme est toujours plus qu’un symptôme.

S’il est un des destins pulsionnels, il est secondaire ou coextensif au refoulement ; il a ce sens d’être substitutif et d’être l’effet de ce refoulement (« *Il n’y a pas de souvenirs refoulés à proprement parlé. Le mode opératoire du refoulement, ce n’est pas la disparition d’une image, d’une scène, d’une représentation : c’est la rupture des connexions entre cette représentation et d’autres représentations.* »<sup>38</sup>).

Il fait partie intégrante de la grammaire de l’inconscient au sens où il peut faire métaphore du désir : métaphore d’un désir conflictuel comme Freud le perçoit très tôt, mais aussi métaphore du désir en tant que tel. De plus, en tant que substitution, il témoigne de cette satisfaction inachevée et infinie de la pulsion.

Par ailleurs, en tant que témoin et acteur d’une<sup>39</sup> satisfaction, il vient se mettre en correspondance avec le fantasme qu’il peut aussi bien soutenir que contrecarrer. Il peut donc ici faire montre d’une certaine fixité en plus d’une éventuelle irréductibilité. Or, on sait que cette fixité (celle qu’on entend quand quelqu’un est invité à parler) est un indice du Sujet (de l’inconscient), de sa singularité, de la façon dont il a construit sa manière d’encadrer, de borner, de limiter ce qu’on peut nommer la jouissance, son rapport ou son accès à la jouissance.

Il y a donc probablement des liens solides entre jouissance, fantasme et symptôme, c’est à dire cette émergence du Sujet (de l’inconscient) qui, pourrait-on dire, est corrélatrice du désir.

Si on fait un petit tour du côté de la jouissance, qui n’est peut-être pas (seulement ?) la satisfaction pulsionnelle<sup>40</sup> mais plutôt le rapport impossible et immédiat à la première perception-satisfaction<sup>41</sup>, donc à ce qu’on peut nommer la Chose, eh bien, on peut supposer, voire constater, noter, que ce rapport impossible (non figurable, non dicible, non vivable comme événement) est aussi ce qu’on peut nommer traumatisme (que Freud aurait pu qualifier de « trop-matisme » à l’image du « trou-matisme de Lacan).

### **Traumatisme et symptôme :**

Un traumatisme que je définirais - partiellement – comme le surgissement, l’effraction catastrophique du Réel dans ce que nous nommons de la réalité (cette RSI). Une réalité qui

---

<sup>36</sup> « *L’oubli n’est là que pour mémoire* » M. Roche, « Codex, Vidal des temps futurs », Denoël ; Pour Freud, la mémoire participe du refoulement.

<sup>37</sup> La névrose est bien, avant tout, hystérique...

<sup>38</sup> J. B. Pontalis cité par F. Gantheret, « Traces et chair », Op. Cit.

<sup>39</sup> Et même de plusieurs

<sup>40</sup> Cf. Le texte de N. Braunstein : « La jouissance », Eres – Points hors lignes

<sup>41</sup> Perdue... de n’avoir jamais eu lieu

est effectivement une hérésie<sup>42</sup> au sens où nous sommes là dans le domaine de la croyance (la fondation de tout vivre ensemble, de toute communauté - avouable ou non, mais nommée – ne se situe pas dans l'échange mais dans la croyance<sup>43</sup>).

Un traumatisme qui peut tout aussi bien (tout aussi mal) surgir, s'effracter à partir du fantasme, au titre du fantasme, comme le met très tôt en évidence Freud (ce qui continu toujours de faire scandale). Ce qui, bien sûr, ne signifie pas que ce traumatisme là serait issu d'une pure construction imaginaire (une pure invention) mais plutôt que cette effraction impossible du Réel ne s'opère que dans « l'après-coup », et que sa vérité n'est abordable qu'au titre d'une fiction ; sauf à le revivre intégralement ce qui est justement de l'ordre de l'impossible.

La difficulté de représentation de ce second (mais en même temps toujours premier) scénario traumatique (fantasmatique), tient au fait que nous continuons très souvent d'apparier (ou d'opposer) le Réel à la réalité, oubliant que la dimension du Réel n'a rien à voir avec la réalité qui est une construction psychique où la représentation de chose est toujours accompagnée, associée, recouverte, d'une représentation de mots. Quelle que soit la manière dont nous croyons percevoir le monde<sup>44</sup> nous ne pouvons le faire sans la langue : Le réel n'a pas de langue, c'est la langue qui en a un et qui le couvre.

*« Langue, langue d'ahan, la langue va au trou. Elle va où glisse le temps, où les raisons se perdent, où les saints ont le goût des larmes. Elle entre dans la voie pour laquelle elle fut créée. Elle a l'obstination des premiers vivants et toute la force qu'il faut pour remonter le courant jusqu'au point natal de toute chair. »*<sup>45</sup>

Ce qui peut faire traumatisme, et qui peut en même temps faire trace du traumatisme, c'est justement d'être confronté à l'abîme du sans-mot, c'est à dire d'être confronté à un signifié sans signifiant. Alors, d'une certaine manière cette description c'est aussi une définition plausible et possible de la jouissance, de ce phénomène de la jouissance, qui n'a pas de mots quand elle n'est pas encadrée, bornée, limitée par l'existence du désir<sup>46</sup>. Et il est peut-être intéressant ici de revenir à ce qu'en psychiatrie on appelait « phénomène élémentaire », ce phénomène inaugural et parfois repérable dans le déclenchement d'un accès de psychose aiguë, phénomène qui revêt souvent l'allure d'une hallucination. Avant d'être plongé dans une angoisse plus ou moins envisageable ou nommable comme telle, l'effraction du Réel et/ou de la Jouissance provoque la sidération qu'on soupçonne chez le catatonique. Le saisissement laisse sans voix et sans pensée.

Que le traumatisme puisse naître du fantasme, c'est dire que le traumatisme n'est appréhendable comme tel que dans l'après-coup, et c'est d'ailleurs souvent de cette manière que surgit la psychose aiguë chez l'adolescent où à l'occasion d'un événement

---

<sup>42</sup> Le nouage singulier l'est aussi d'être partagé (La réalité s'institue d'une communauté au sens où le symbolique est ordonné par un Autre. C'est l'articulation propre de ce nouage qui est singulière, une articulation à entendre aussi dans la parole.)

<sup>43</sup> Je renvoie ici à la lecture très éclairante faite par M. Safouan de « la théorie générale des normes » de Kelsen..

<sup>44</sup> Serait-ce même par l'intermédiaire de ce que nous nommons comme notre corps : cf. le travail avec les malades « organiques ».

<sup>45</sup> C. Louis - Combet : « *Le don de langue* », Lettres vives.

<sup>46</sup> Le symptôme témoigne que le désir n'est pas-tout. Il serait nécessaire d'envisager ici l'existence possible de la forclusion « locale » de la castration. La castration symbolique n'éluide pas un Réel, elle n'est pas opérée une fois pour toute.



apparemment fortuit se déclenche la lecture après-coup de ce qui était déjà là. Le symptôme venant là comme tentative de suturer la plaie qui risque d'être à l'origine d'une hémorragie cataclysmique.

Pour le dire autrement, y aurait-il une autre réalité que fantasmée<sup>47</sup> ? Et dans la même lignée, y aurait-il une autre historicisation possible qu'hystérique ? Même si ce genre de propositions a toute chance de rencontrer autant de résistances, d'incompréhensions, voire de haines, que Freud a pu en rencontrer toute sa vie, y compris dans le monde des analystes.

### Réel et symptôme :

Est-ce qu'on peut avancer que le fantasme et le symptôme, qui sont tous deux des constructions, poursuivent un même but qui est de limiter l'accès ou le surgissement - traumatique et dévastateur - de la jouissance (qui impose la disparition du Sujet de l'inconscient). Et s'il est possible de formuler les choses de cette façon, c'est après une autre proposition que j'avancerai ainsi : Si Freud, avec la construction du complexe d'Œdipe trouve une butée avec le « roc de la castration », Lacan, lui, bute, avec le nouage Borroméen sur « le roc du Réel ». Y aurait-il plusieurs sortes de Réel traumatique ? Ou est-ce que c'est toujours...toujours...la Chose Sexuelle ? Ce qui, en médecine, définit la « douleur exquise » c'est qu'elle est irrésistible, et nous savons que l'humain est tel que la douleur la plus extrême, donnée ou reçue peut lui être totalement irrésistible. La question n'est sans doute pas aussi simple qu'elle pourrait le sembler...

Mais, du même coup, puisque ça fonctionne toujours dans les deux sens, est-ce que symptôme et fantasme ne sont pas aussi des arrangements possibles avec la jouissance, et c'est peut-être en cet endroit qu'intervient le rapport avec l'autre (le petit et le grand) qui implique aussitôt la possibilité du désir. Parce qu'il est impossible d'être seul, la solitude, la solitude de l'être c'est aussi de l'ordre de l'impossible.

Le Réel et la Jouissance sont du domaine de la solitude, c'est de l'être qu'il s'agit, mais l'être est à l'infinif, et on sait bien que si je conjugue, ça sera... « je suis ! ». Et, à partir de là forcément, je suis toujours à la traîne : je suis l'être, mais pas plus qu'à le suivre, sauf à disparaître : je suis dans le-pas-de-l'être pourrait-on dire. Si je suis avec l'autre, c'est *je* et c'est *moi*, et nous voilà déjà trois puisque ça nécessite que je m'adresse à un autre<sup>48</sup>. Comment est-ce que je peux me signifier auprès de l'autre - dès lors que j'ai compris que l'Autre est un prête-nom - sinon par la langue, par la langue qui ne me permettra jamais de me dire tout entier, de m'entendre tout entier ni d'entendre l'autre tout entier.

La langue est mal fichue<sup>49</sup>, et à ce titre elle est peut-être elle aussi un symptôme, un symptôme partagé – et c'est bien l'une des fonctions du symptôme que de « tomber ensemble », c'est à dire de faire lien à partir d'une chute. Un symptôme partagé donc, mais aussi et en même temps, un symptôme contenant, relevant, transportant l'impossible fondation de toutes langues, comme de tous langages, et certainement de toutes écritures, c'est à dire l'impossible condition de l'existence...humaine<sup>50</sup>.

---

<sup>47</sup> Qu'interprétée, ou aperçue, à partir du fantasme...serait-il plus exact de dire.

<sup>48</sup> Et c'est d'ailleurs en cela que la lettre, faute de ne pas toujours arriver à destination, ne manque pas d'adresse.

<sup>49</sup> « Le langage est un mauvais outil, et c'est bien pour ça que n'avons aucune idée du Réel. C'est bien là-dessus que je voudrais conclure. », J. Lacan : « Le moment de conclure », 10/01/78

<sup>50</sup> Ce n'est pas l'existence qui est de l'ordre de l'impossible mais sa condition.

Alors, pour ne pas en finir, puisque c'est sans fin, on pourrait peut-être se dessiner une issue, l'une des issues possibles, en avançant qu'il est du domaine du possible de « *donner ce qu'on n'a pas*<sup>51</sup> ». Peut-être qu'à partir de là, qu'à partir de ce point là, celui d'où on peut se<sup>52</sup> quitter, si ce n'est se perdre, il peut être possible de considérer le symptôme comme cet « en-moins » (et non plus cet en-plus encombrant), cet en-moins d'où je peux m'élancer...

*« Donc le langage est notre voix, notre langage. La façon dont on parle, c'est cela l'éthique. »*<sup>53</sup>

Alors, j'aurais pu écrire autrement toutes ces occurrences qui trouvent possiblement à se dérouler, se déplier, se traverser durant le temps intemporel mais palpable de l'expérience de l'analyse. C'est à dire la transformation du symptôme (et pas seulement des symptômes, c'est à dire de ses enveloppes formelles), de la notion, du statut, de la structure du symptôme le long du procès de l'analyse, qui devient quasiment elle-même un symptôme durant tout un temps.

Sans doute j'aurais pu si je n'avais pris le parti de l'écriture.

J'aurais pu aussi aborder cet étrange indication de Lacan qui se trouve dans une conférence datée du datée du 19 Juin 1968 où il dit en substance : « *je vous ai parlé du désir du psychanalyste, car il est impossible de tirer d'ailleurs que du fantasme du psychanalyste et c'est cela qui peut assurément donner un petit peu le frisson, ...que c'est du fantasme du psychanalyste, à savoir de ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole, et où vient avec insistance se multiplier cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet.* ». Indication qui pose peut-être la question de ce qu'il peut en être de cette « identification au symptôme<sup>54</sup> » pour celui qui a à faire avec ce « désir de l'analyste ». J'aurais pu aussi aborder les cas de ces patients que je n'ai cessé d'avoir en tête en écrivant, et qui ont à faire avec des écritures insolubles dès lors que ce qu'ils prenaient pour des symptômes viennent à s'estomper...

Alors, pas de psychanalyse sans symptôme ? Le symptôme étant certainement une condition nécessaire - mais non suffisante - à la possibilité de l'expérience analytique.

Mais y aurait-il de la psychanalyse sans symptôme, tout comme, y aurait-il de la psychanalyse sans fin ?

Que la psychanalyse - à l'amble du désir dont elle tient son éthique - soit sans fin, sans autre fin que d'analyser, n'éluide pas qu'elle ne s'instruise (dans son procès) que par le truchement d'un analyste.

Y aurait-il donc un analyste sans symptôme ?

Si c'était le cas, et peut-être est-ce possible, il y a toute chance que la psychanalyse serait devenue une science, c'est à dire tout à fait autre chose que de la psychanalyse...

Marc Vincent 06/2010

---

<sup>51</sup> Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel autorise l'amour

<sup>52</sup> Et je laisse à chacun le soin de la transitivité ou non

<sup>53</sup> G. Agamben, Ibid.

<sup>54</sup> Identification Symbolique et non plus Imaginaire comme la précédente évoquée. Cette identification symbolique pouvant aussi se nommer introjection.